

LES FOUILLES DE RAS-SHAMRA ET LES ABÉCÉDAIRES ANTIQUES

Lors des fouilles à Ras-Shamra, reprises après la deuxième guerre mondiale grâce à C. F.—A. Schaeffer, nombre d'importantes découvertes furent réalisées; entre autres, on trouva dans l'aile septentrionale du palais près de l'entrée une tablette en argile datant du XIV^e siècle avec l'alphabet ugaritique complet. Cette trouvaille attira naturellement l'attention générale de tous les pays, car il s'agissait de l'abécédaire le plus ancien, qui nous fût connu. Ch. Virolleaud en fournit l'*editio princeps* en 1950¹ et, l'année suivante, il le publia de nouveau,² cette fois l'accompagnant de références à d'autres éditions parues après son rapport préliminaire. L'évaluation philologique de l'alphabet reviendra aux spécialistes compétants; ici, nous voulons seulement comparer ce document à d'autres abécédaires antiques et contribuer ainsi à l'éclaircissement de leur caractère.

En publiant cet abécédaire ugaritique Ch. Virolleaud compléta aussi une autre tablette provenant des trouvailles antérieures. Il démontra qu'il s'agissait là également d'un abécédaire tracé d'une main peu exercée. Il en conclut littéralement:³ „A ce seul trait, il apparaît évident qu'il s'agit là d'exercices d'écoliers; et rien n'autorise à reconnaître aux documents de cette sorte un caractère magique.“ Un troisième document, publié dans le même numéro, qui, à coup sûr, était aussi un abécédaire, dont seule la dernière lettre s'était conservée, reste sans commentaire de la part de Virolleaud. Ces documents semblent avoir été de simples exercices, ce qui serait prouvé également par une autre tablette: on y trouve des lettres individuelles, probablement prescrites par le maître lui-même, formant le nom propre churrite *ALNR*. Une autre preuve en fournirait le fait que dans les pièces contiguës avaient été placées les archives ugaritiques.⁴ Ici, il s'offre une comparaison aux écoliers grecs; eux aussi, en formant des mots aux lettres initiales utilisaient avec prépondérance des noms propres de la mythologie ou de l'histoire.⁵ Depuis ce temps-là, on a trouvé à Ras-Shamra d'autres abécédaires ugaritiques qui ont, tous, le même caractère scolaire.⁶

La négation du caractère magique des abécédaires les plus anciens, qui nous soient connus, est en contradiction directe avec la thèse fondamentale de A. Dieterich, qui cherchait à prouver que les caractères magique et apotropaïque étaient propres à tous les monuments de ce genre en partant des restes des abécédaires des temps les plus anciens jusqu'aux superstitions de l'âge moderne.⁷ Sa théorie fut exposée à des attaques très acerbes de la part de Ch. Hülsen,⁸ qui, du moins en ce qui con-

cerne les abécédaires latins, admettait un caractère sacré seulement aux tableaux votifs consacrés à Jupiter Dolichenus et ensuite aux divinités orientales; la plupart des documents mentionnés par Dieterich furent expliqués par Hülsen comme de simples exercices d'écriture. En plaçant sa cause Dieterich admit⁹ que certaines inscriptions pouvaient être interprétées aussi différemment, mais il continuait à stipuler que tous ces abécédaires ne pouvaient être uniformément interprétés que par leur caractère magique. Ceux qui traitèrent des textes scolaires reprochaient à Dieterich, en effet, de vouloir expliquer même ces documents par la magie.¹⁰ Ces reproches, de même que certaines affirmations exagérées de Dieterich, furent corrigées par F. Dornseiff;¹¹ en principe il soutient les opinions de Dieterich sur la magie primitive mais avec quelques réserves: il souligne que l'emploi systématique de tout l'alphabet aux effets magiques n'est attesté par la littérature que des temps hellénistiques et romains (p. 76—77; 157), bien que, dans les temps ultérieurs, il soit déjà tout à fait courant.

Cependant, même pour les époques hellénistique et romaine, les conclusions de Dornseiff sur le caractère magique des abécédaires ne sont pas si convaincantes et sûres comme elles pourraient sembler. Il y a, parmi les érudits modernes, par ex. A. H. Kan¹² qui trouve l'altercation sur le caractère des inscriptions abécédaires encore irrésolue, tandis que A. Bertholet¹³ dit explicitement qu'il ne peut plus exister de doute sur leur signification et cela avant tout grâce aux recherches effectuées par Dieterich. Mais il ne faut pas oublier, non plus, que l'intérêt de Bertholet se porte principalement sur les documents du moyen âge et sur ceux des temps modernes.

En passant en revue les divers groupes des abécédaires antiques, nous pouvons bien nous servir de la liste dressée par Dornseiff dans l'appendice de son livre (p. 158—168). Il est cependant nécessaire de dire qu'ils n'y figurent pas seulement des documents à caractère magique, mais aussi tous les autres — toutefois Dornseiff ne reconnaît explicitement ce caractère différent que pour quelques-uns parmi eux. En outre, avant de procéder dans notre investigation, il conviendrait de compléter cette liste par des nouvelles trouvailles et par quelques documents oubliés par lui que nous répartirons selon leur nature:

1. *Vases*. A. Neppi Modona, *Rendiconti Lincei* VI 2, 1926, 504 ss., phot. 8a—c: alphabet étrusque archaïque sur un vase dont l'emploi est incertain (encrier peut-être). F. Benoit, *Gallia* 12, 1954, 437—8, fig. 22 (cf. *Suppl. epigr. Gr.* 16, 1950, 623): alphabet latin incomplet (graffito) sur une *olpè* trouvée à Trans (dép. Var), probablement du I^{er} siècle de notre ère (A—B, H—M, O—Z).

2. *Graffiti*. M. Bulard, *Monuments Piot* 14, 1908, pl. IV: quatre alphabets grecs incomplets à Délos, qui avaient été ultérieurement écrits sur une peinture murale représentant des Lares (voir ci-dessous).

F. Vollmer, *Inscriptiones Baivariae Romanae* (1915) 48^A: graffito trouvé dans les ruines d'une *villa rustica* à Tittmoning en Norique, alphabet latin A—E.

V. De Marco, *Not. scavi* 1938, 422—425: graffito, inscrit sur une muraille antique, rue S. Basilio à Rome; sous les vers 171—175 du dernier chant de l'Iliade, la fin de l'alphabet grec en quatre colonnes (*INPΦ|KΞXX|AOTΨ|MIYYΩ*), en caractères du II^e-III^e siècle. Tandis que l'éditeur pense à un simple exercice d'écriture, cette inscription doit avoir d'après J. et L. Robert (*REG* 63, 1950, 216, n° 233), qui se réfèrent à Dornseiff, un but apotropaïque.¹⁴

A Pompéi, il y a toute une série de ces graffiti:

V. Spinazzola, *Not. scavi* 1917, 263, n° 35: alphabet latin A—P.

M. Della Corte, *ibid.*, 1921, 466, n° 1: alphabet latin A—X.

M. Della Corte, *ibid.*, 1922, 484, n° 19: alphabet latin A—X. au-dessous . . . *anus/Rodanus*.

M. Della Corte, *ibid.*, 1929, 472, n° 242: athbache latin incomplet (c'est à-dire AXBY etc.).

M. Della Corte, *ibid.*, 1936, 303, n° 30: alphabet grec avec répétition de quelques signes à la fin; *ibid.*, n° 32: alphabet grec A—H; *ibid.*, 305, n° 43: alphabet grec avec répétition de HΘ; *ibid.*, 316, n° 92: alphabet latin A—F, puis MI/AXIXX.

Le même M. D. Corte a publié dans *Not. scavi* 1939, 239—327 tous les graffiti de la „Grande

Palestra“ de Pompéi, écrits sur les cannelures des colonnes; parmi eux, il y a 24 abécédaires et grecs et latins, pour la plupart incomplets ou avec omissions et répétitions de quelques signes, que nous nous dispensons d'énumérer ici (voir l'index, p. 325). Seulement un de ces documents (p. 274, n° 192: *IZ/ΘH/KZ*) pourrait être expliqué à l'aide de spéculations hermétiques, comme l'éditeur le suggère; mais même ici, il n'est pas nécessaire d'y avoir recours.

CIL IV 8009 (Suppl. 3 de 1952): graffiti en deux lignes dont la première contient la question *Πῶς λόγος, μνήμη, χάρις* et la deuxième l'alphabet grec incomplet A—O, qui doit contenir, selon l'éditeur D. Corte, la réponse: „Quomodo comparantur philosophia, doctrina, artes? Alphabeto (scil. cultu et eruditione).“ Voir aussi son exposé plus long dans *Röm. Mitt.* 57, 1942, 75—76. *CIL* IV 8111: lettres MACBDE, peut-être commencement de l'alphabet.

3. *Tuiles et ostraca*. *CIL* III 11469: tuile au musée de Zagreb avec l'alphabet latin A—K. V. Beševliev, *Epigrafski primosi* (Sofia 1952), p. 32, n° 54, pl. XXII 1: tuile de Kjustendil, alphabet grec complet.

J. G. Milne, *JHS* 28, 1908, 121, n° 1: ostracon d'Egypte avec l'athbache grec (*AΩ, BΨ* etc.).

4. *Tables de jeu*.¹⁵ St. Gsell, *Inscriptions latines de l'Algérie* I (1922), 2192: table de jeu de Madauros avec l'alphabet latin complet, auquel furent ajoutées encore différentes lettres, pour remplir les 36 cases.

CIL XIV 5317: table de jeu d'Ostie, contenant douze fois la lettre A (au centre), ensuite six fois les lettres B, C, D, E.

5. *Varia*. R. Étienne, *Bull. archéol. du Comité* 1950 (paru 1952), 26, cf. p. 64 (d'où *Année épigr.* 1953, 38): alphabet latin incomplet P—Z sur une paroi de grotte dans les carrières romaines d'Aïn Chkour dans la région de Volubilis; l'éditeur avoue ne pas en connaître la destination. J. Keil, *Öster. Jahreshefte* 32, 1940, 79—84: athbache hébreu en caractères grecs (*ετ, βοσ, γαο* etc.) sur une amulette de Smyrne; il recèle sans doute le caractère magique.¹⁶

Si nous passons en revue tous ces documents nouveaux, il n'y a qu'un seul qui porte sûrement le caractère magique, c'est-à-dire l'amulette de Smyrne d'une époque tardive, tous les autres montrent plutôt le contraire. Comme nous avons dit précédemment, nous ne pouvons nier qu'il existait des abécédaires de caractère magique. Leur nombre cependant n'est pas assez élevé et l'énumération de nouvelles trouvailles que nous venons de donner ci-dessus nous le prouve bien nettement. Du reste, il ne s'agit que de documents récents, tandis que si nous tournons notre attention aux trouvailles les plus anciennes, nous constatons qu'il n'y a rien qui puisse être considéré comme magie primitive et que c'est le but didactique qui est prépondérant.

A part des abécédaires de Ras-Shamra ce sont, nulle doute, les alphabets étrusques dont nous possédons huit exemplaires.¹⁷ Le plus ancien d'eux, celui de Marsiliana d'Albegna, se date vers 700 — le caractère magique ne peut lui être point attribué: il s'agit d'une tablette en ivoire, sur le bord supérieur rehaussé de laquelle est inscrit l'alphabet (exceptionnellement de droite à gauche); dans le centre creux, que l'on recouvrait de cire, il y a encore des traces du poinçon, ce qui prouve que l'on s'en était servi.¹⁸ Il n'est donc point douteux que l'alphabet eût été écrit en modèle; quant au caractère de la tablette, il reste tout à fait indifférent qu'elle avait été trouvée dans un tombeau — malgré le fait que c'est en partant de telles trouvailles que Dieterich alla à tirer des conclusions de grande conséquence. Les autres alphabets étrusques furent incisés aussi sur des objets de première nécessité. A. Rehm¹⁹ en conclut donc (de même que d'autres encore) que tant qu'il ne s'agit pas directement des alphabets modèles, c'étaient probablement des exercices d'enfants en écriture; ils n'ont rien de commun avec la magie.

Le plus ancien document d'une inscription de l'alphabet hébreu (ou plutôt araméen) n'est, à son tour, qu'un simple jeu: l'auteur, peut-être commerçant, appelant lui-même *Ab*, créa, des lettres de l'alphabet araméen, en omettant et changeant quelques lettres, toute une inscription et la grava à un relais d'une route de caravane, au lieu à présent nommé Ouâdi Hammâmât en Egypte. L'auteur de l'édition princeps, A. Dupont-Sommer,²⁰ qui date l'inscription vers le V^e siècle avant notre

ère, ajouta la traduction probable de ce jeu de mots: „Ab, qui est heureux: toute étape gaie j'aime.“

Si nous examinons les abécédaires antiques des époques postérieures, en les répartissant selon le matériel sur lequel ils sont inscrits, ce sont tout d'abord les tuiles et les ostraca qui s'opposent à une explication magique. Certes, les tuiles étaient un matériel tentant à y inscrire les textes tout à fait inofficiels: nous y trouvons des inscriptions très diverses telles que les *versus memoriales*,²¹ qui sont quelquefois en connexion avec l'exercice en écriture et avec des plaisanteries scolaires, comme sur une tuile sicilienne datant de l'époque hellénistique,²² outre cela aussi des alphabets, par ex. sur une tuile de Savaria en Pannonie, *CIL* III, p. 962, 1, fort souvent incomplets,²³ ce qui suggérerait justement d'après Hülsen²⁴ leur caractère éducatif, qui est attribué aussi aux nombreux graffiti de Pompéi. E. Ziebarth²⁵ en conclut même que les tuiles de même que les ostraca étaient pour les maîtres antiques des accessoires scolaires, comme l'est pour notre maître le tableau noir;²⁵ toutefois il semble être plus vrai que les alphabets sur les tuiles et sur les ostraca sont plutôt des exercices d'écolier que des modèles de maître.

Il en sera de même pour les graffiti que l'on aurait grand'peine à reconnaître comme textes magiques: ce sont plutôt des plaisanteries ou des griffonnages occasionnels, écrits beaucoup de fois par les enfants ou par les adolescents, comme par ex. les graffiti sur les colonnes de la „Grande Palestra“ à Pompéi destinée à la jeunesse (voir ci-dessus). Là aussi, il y a beaucoup de fautes, d'omissions et de répétitions des lettres, ainsi que peut-être des noms propres formés aux lettres initiales d'après l'ordre alphabétique (*Rodanus, ibid.*). Les alphabets sur les fragments des colonnes et des stèles et enfin sur les pierres déjà usitées ne sont eux-aussi selon Hülsen (cf. ci-dessus) et Ziebarth²⁶ que des exercices. On pourrait néanmoins objecter que dans les griffonnages et dans les exercices en écriture des enfants d'aujourd'hui on ne trouve point d'abécédaire. C'est vrai, mais il ne faut pas oublier non plus que la façon dont on enseignait l'alphabet dans l'antiquité différait essentiellement de celle de nos jours, parce que c'était le côté mnémotechnique qui jouait un rôle très important: Les élèves commençaient par apprendre à réciter tout l'alphabet (les noms des lettres) et ce ne fut qu'après cela qu'ils procédaient à apprendre la forme graphique des lettres.²⁷

Il nous est impossible d'entrer dans les détails et d'analyser ici tous les abécédaires, mais il faut se rendre compte qu'un grand nombre d'entre eux avaient trait seulement à l'école et à l'enseignement et non pas à la „magie primitive“; ce sont alors, avant tout, les tuiles, les ostraca et les graffiti.

Par contre, il y a aussi des abécédaires sur les tuiles qui ne sont pas de simples exercices d'écriture; la preuve en est la tuile du sanctuaire de Dolichenus à Carnuntum *CIL* III 11453, avec un timbre de la XIV^e légion et un alphabet latin complet. Les abécédaires dans le culte de cette divinité syrienne sont assez fréquents, mais ils possèdent un caractère différent des alphabets magiques. P. Merlat, qui, dans les derniers temps, s'occupait de plus proche du culte dolichénien, en mentionne cinq²⁸ et examine les différentes interprétations possibles de ces dédicaces. A présent, on accepte l'interprétation de F. Láng;²⁹ tout d'abord Merlat ne mentionne cette interprétation-là que dans une note supplémentaire,³⁰ mais dans un article ultérieur³¹ il l'accepte sans réserve et reconnaît que les inscriptions abécédaires dans le culte du Jupiter Dolichenus et celui d'autres divinités orientales n'appartiennent pas à une magie primitive, mais ont une portée mystique. Merlat³² compare les alphabets dédiés au Jupiter Dolichenus à l'alphabet du temple des dieux palmyréniens à Doura-Europos³³ et à l'alphabet incisé à Délos au dessous du tableau des Lares,³⁴ et il en

déduit que les alphabets pouvaient être dédiés aussi à d'autres divinités. Avec les Lares ce serait surtout surprenant; si nous regardons cependant la peinture de près, il paraît tout à fait évident que l'alphabet n'appartient pas à la peinture. Il a été incisé ultérieurement et n'a rien de commun avec le culte des Lares³⁵ — la comparaison avec les graffiti insignifiants de Pompéi se prête encore le mieux. Les abécédaires étaient donc dédiés seulement aux divinités orientales;³⁶ ils ont un caractère mystique et non pas magique et en outre il faut remarquer qu'ils sont attestés à une époque assez avancée. Pour cette raison, même s'il s'agit des dieux syriens, on ne peut rien en conclure pour l'époque plus reculée.

Dans cet exposé bref, certes, il était impossible d'épuiser complètement les problèmes des abécédaires de l'antiquité. Avant tout nous nous sommes posés la tâche de montrer que ce sont justement les documents les plus anciens qui sont en contradiction avec le thèse de Dieterich préconisant la magie primitive des abécédaires, thèse, dans ses principes reprise ultérieurement par Dornseiff, même si ce fût avec réserve. Pour l'époque tardive de l'antiquité (et pour la période subséquente), il n'y a point de doute qu'à l'alphabet aurait pu être attribué aussi le pouvoir magique (une preuve typique en est l'athbache sur l'amulette de Smyrne, dont nous avons parlé ci-dessus), mais, même ici, il ne faut pas trop abuser de la généralisation, car bien des trouvailles ont toujours, comme à l'origine, trait à l'enseignement; et ce n'est qu'à cette période qu'il faut classer également les abécédaires mystiques. Pour ce qui est des trouvailles chrétiennes, on pourrait y chercher plutôt de la symbolique que de la magie (déjà dans le typique $A\Omega$) et même de la mystique.

PRAHA

LADISLAV VIDMAN

- ¹ *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions* 1950, 71—74.
- ² *Syria* 28, 1951, 22—23; cf. aussi *ibid.*, 10—11, la communication de Schaeffer fournissant d'autres détails sur cette trouvaille.
- ³ *Syria* 28, 1951, 23, note 1.
- ⁴ Cf. Schaeffer, *ibid.*, 10—11.
- ⁵ Cf. E. Ziebarth, *Aus der antiken Schule*, Bonn, 1913² (*Kleine Texte* 65), n° 8, 46 etc.
- ⁶ Cf. surtout Ch. Virolleaud, *CRAI* 1956, 65—66.
- ⁷ *RhM* 56, 1901, 77—105 = *Kleine Schriften*, Leipzig, 1911, p. 202—228.
- ⁸ *Röm. Mitt.* 18, 1903, 73—86.
- ⁹ *Archiv f. Religionswiss.* 7, 1904, 524—529 = *Kleine Schriften*, p. 229—235.
- ¹⁰ Par ex. H. Diels, *SB Berlin* 1913, p. 716.
- ¹¹ La deuxième édition de son livre remarquable *Das Alphabet in Mystik und Magie* (Berlin, 1925) ne diffère de la première (Berlin, 1922) que par les additions à la fin du volume.
- ¹² *Juppiter Dolichenus*, Leiden, 1943, p. 23; voir encore ci-dessous sur la signification de l'alphabet dans ce culte.
- ¹³ *Die Macht der Schrift in Glauben und Aberglauben (Abhandlungen der DAW zu Berlin, Phil.-hist. Klasse, 1948, Nr. 1)*, Berlin 1949, p. 15.
- ¹⁴ Il ne peut y être question, selon notre avis, d'un carré magique, parce qu'en complétant deux colonnes à gauche nous avons devant nous tout l'alphabet disposé en six colonnes, comme on le trouve par ex. sur une colonne brisée au théâtre de Sparte (cf. *Dornseiff*, p. 162, n° 5).
- ¹⁵ Cf. à ce sujet A. Ferrua, *Epigraphica* 10, 1948, 31, n° 74; 36, n° 91.
- ¹⁶ L'alphabet latin incomplet A—L sur une plaque d'Ôvilava en Norique (*CIL III 14368, 34*) n'est pas antique comme W. Kubitschek le prouva dans *Mitt. d. Zentralkomm., III. Folge* 5, 1906, 58—59.
- ¹⁷ Ils ont été publiés tous ensemble par A. Neppi Modona, *Rendiconti Lincei VI* 2, 1926, 492—520; voir ci-dessus.
- ¹⁸ Une photographie par ex. chez Neppi Modona, p. 493, fig. 1; A. Rehm, *Handbuch der Archäologie I*, München, 1939, pl. 33, 1.
- ¹⁹ *Handbuch der Archäol. I*, p. 206—207.
- ²⁰ *Revue d'assyriologie* 41, 1947, 105—110.
- ²¹ Par ex. nous lisons le commencement de l'Énéide sur une tuile hispanique, *CIL II 4967, 31*, de même que sur plusieurs graffiti à Pompéi. M. Della Corte, *Virgilio nell'epigrafia pompeiana, Epigraphica* 2, 1940, 171—178, en énumère 13 exemples de Pompéi; maintenant, on peut ajouter encore *CIL IV 7131*.
- ²² H. Diels, *SB Berlin* 1913, 715—718.
- ²³ Cf. ci-dessus, *CIL III 11469*.
- ²⁴ *Röm. Mitt.* 18, 1903, 83.
- ²⁵ *Aus dem griechischen Schulwesen*, Leipzig, 1914², p. 124; cf. aussi ses textes choisis *Aus der antiken Schule, passim*.
- ²⁶ *Aus der antiken Schule*, n° 1.
- ²⁷ E. Ziebarth, *Aus dem griech. Schulwesen*, p. 125; M. P. Nilsson, *Die hellenistische Schule*, München, 1955, p. 12. — Par cet apprentissage par cœur nous pouvons nous expliquer peut-être le passage de telles lettres (par ex. dans les alphabets grec et étrusque) qui étaient pour la langue absolument superflues; ce qui est encore plus intéressant c'est que le *samech* apparaît dans les alphabets étrusques, mais point dans les textes, de même que l'on retrouve le *samech*² superflu dans les alphabets de Ras-Shamra, bien qu'il ne figure point dans les textes.
- ²⁸ *Répertoire des inscriptions et monuments figurés du culte de Jupiter Dolichenus*, Paris-Rennes, 1951, n° 110, 119, 240, 253, probablement même 365.
- ²⁹ *Archaeol. Ertstetis* 7—9, 1946—1948, 157—168; cf. *Année épigr.* 1953, 3.
- ³⁰ *Répertoire...*, p. 103, note 6.
- ³¹ *Rev. arch.* 43, 1954, I, 188—189.
- ³² *Répertoire...*, p. 103, notes 1 et 5; p. 366, note 2.
- ³³ Cet alphabet est mentionné déjà par *Dornseiff*, p. 189, n° 6.
- ³⁴ *Monuments Piot* 14, 1908, pl. IV - cf. ci-dessus.
- ³⁵ *Bulard*, p. 34—35, en décrivant les peintures datant probablement de la période romaine, ne parle ni de l'alphabet ni d'autres griffonnages ultérieurs.
- ³⁶ Peut-être avec la seule exception de l'inscription du temple d'Apollon à Kalymna (*Dornseiff*, p. 162, n° 7).